

La corde la plus tendue

Jean Mattern délocalise une élégante partition viennoise dans les paysages des Hébrides extérieures. Entre intermittences du cœur et trios de Schubert, un roman viv où le classicisme épure le romantisme.

Sébastien Lapaque

Les Hébrides extérieures ! A-t-on idée d'un roman planté dans les Hébrides extérieures... Les liens vivant par-delà le 57^e parallèle étant réputés avoir l'imagination criminelle assez fertile, le lecteur se prépare à assister à la partie macabre d'un étrange Cluedo, une nuit de pleine lune entre les menhirs.

Dès la première page de son neuvième roman, publié chez Sabine Wespleser Éditeur, Jean Mattern prend son lecteur au dépourvu en le faisant plonger dans une ambiance très viennoise, très italienne. Les trios de Schubert sont au programme et le compositeur autrichien est peut-être finalement le héros véritable de cette histoire qui se situe à une époque de festivals dont les concerts enregistrés étaient « *édités sous forme de CD* » - c'est-à-dire ni tout à fait aujourd'hui ni tout à fait jadis. Qui saura le dire ? Les personnages de Jean Mattern paraissent éclairés à la bougie même quand ils

éprouvent la complexité des relations humaines à l'âge de la fission de l'atome et des centrales nucléaires. Et ils ont une patine Mitteleuropa même quand l'histoire se déroule au nord de l'Écosse. À Castelbay, James Flechter et Viviane Craig sont l'un et l'autre hantés par le souvenir de chers disparus. Quand il leur revient, leur songe funeste est douloureux, il réveille en eux une involontaire culpabilité.



DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE
De Jean Mattern, Sabine Wespleser Éditeur, 112 p., 18 €.

« *Nous avons failli être* », semblent ruminer la pianiste et son amant, un influent critique musical de la radio et de la télé-

vision londoniennes, arrachés à leur trouble par la musique de Schubert. « *Alors que nos retrouvailles (...) conservent tout le sel d'une relation gagnée sur l'adversité (...) ce festival nous fait marcher tout près de l'abîme, Viviane et moi, nous le savons tous les deux, car il nous offre cette parenthèse des nuits passées ensemble et, surtout, il nous donne l'illusion de presque vivre ensemble ou, pire, d'être un couple.* »

La règle des unités respectée

On l'entend. Le romancier Mattern retourne le projet du poète Chénier. Sur des pensées antiques, il fait du roman nouveau - et non pas du nouveau roman, tant sa phrase est proustienne, ses personnages détaillés, la règle des unités méticuleusement respectée. Unité de temps : une semaine ; unité de lieu : l'île de Barra ; unité d'action : les variations de tempo de la musique de Schubert.

Allegro moderato, andante un poco mosso, scherzo allegro... « *J'ai l'impres-*

sion que ma vie a volé en éclats »... griffonne un des personnages sur un programme du festival. « *Je vais mourir bientôt* », apprend un autre tandis que les musiciens interprètent le final, *allegretto moderato*. À ce stade, le lecteur se dit qu'il va enfin avoir droit à sa *murder party*. « *La corde la plus tendue* ». Merveilleux titre pour une nouvelle histoire écossaise à la Peter May.

Mais la corde la plus tendue, chez Jean Mattern, n'est pas celle avec laquelle on assassine. Elle est cachée dans l'archet avec lequel il a l'art de distiller quelque chose de très rythmé, de très dansant à son livre dont les personnages réussissent malgré tout à s'extraire de la « *confusion des sentiments* ». À le lire, on ne découvre pas le nom du meurtrier du pauvre Docteur Lenoir, infiniment assassiné entre la bibliothèque, le salon et la cuisine. Mais on peut bien savoir, avec certitude, que le classicisme est la corde la plus tendue du romantisme. ■

Louise Chennevière : sauver sa peau avec des mots

À travers sa propre histoire, l'écrivain décrypte la relation toxique entre une mère et sa fille, « ce lien furieux », et brise le tabou des violences maternelles. Un récit intime qui tend à l'universel.

Mohammed Aïssaoui

À qui la romancière Louise Chennevière veut-elle « *faire la peau* », titre de son livre ? Pas à sa mère, même si on a vite compris qu'il s'agit de parler de la relation mère-fille, « *ce lien furieux* », dit-elle. À qui, alors ? À quoi, plutôt : à l'image de la mère et de sa toute-puissance. Ce n'est pas la personne qu'elle vise, mais tout ce qui l'a obligée à verrouiller (le verbe est d'elle), à garder la vérité sur son enfance maltraitée afin de protéger sa mère, à taire les mots. Louise Chennevière écrit : « *Ces mots, je voudrais en dire la vérité sourde, cachée, contre tous les récits, les fictions. Je voudrais leur faire la peau.* » Voilà l'objectif.

On aurait donc pu s'attendre à un règlement de comptes, mais l'écrivain souligne qu'elle n'a pas l'intention de laver son linge sale en public. « *Je parlerai d'elle en tant qu'elle fut mère d'une fille, de moi en tant que je fus la fille d'une*

mère. » Il faut comprendre qu'à travers son cas, son histoire intime, elle tend vers l'universel afin de parler de ce lien « *avec lequel on tient les filles bien à leur place et que les mères ont leur rôle à jouer, dans le maintien à cette place* ». Louise Chennevière avance quelque chose de rare, elle lève le voile sur un tabou : les violences maternelles (pas seulement morales, physiques aussi) qui obéissent au même mécanisme de l'emprise que d'autres violences.

Mère et patriarcat

Elle va plus loin. On résume, mais c'est un point fort du récit, qui est d'ailleurs vrai dans toutes les cultures : les mères sont les « *meilleurs* » vecteurs de transmission des valeurs masculines, du patriarcat. C'est courageux de mettre cela en avant. Elle convoque Kafka (sa douloureuse *Lettre au père*, jamais envoyée) et le cas Alice Munro, auréolée du prix Nobel de littérature, avec ces arguments de l'académie suédoise : « *Plus que tout*

autre auteur, elle s'intéresse aux silencieux et aux réduits au silence. » Et quand la grande nouvelliste canadienne rentrait dans son foyer familial, elle fermait les yeux sur les agressions sexuelles subies par sa fille de 9 ans commises par son second mari.

Il y a tant de choses à dire sur ce très beau texte, délicat, avec ses phrases

longues, onduleuses, emplies de richesses. Chennevière écrit sur ces liens qui sont censés libérer et qui vous tiennent comme des menottes, elle décrit les relations toxiques, la culpabilité (elle serait « *un monstre d'égoïsme* »), la rivalité (la mère rêvait

d'écrire), et où ne pas venir à Noël devient le premier acte de résistance. On parle de « *tuer le père* », mais pas la mère : elle donne la vie, et de cela, nous lui sommes éternellement redevables.

Il y a une question que soulève *Faire la peau* avec cette affirmation : « *je ne crois plus en la fiction* ». Parce que, selon l'écrivain, le roman serait un refus de s'engager, une manière de ne pas se confronter au réel, la fiction empêcherait la vérité d'éclorre. Pourtant, il y a du romanesque dans son livre, car Louise Chennevière imagine un dialogue, c'est même sa grande force, ce tutoiement avec sa mère. Les notes de bas de page que l'on découvre le long du texte composent une discussion saisissante avec le lecteur. N'était le sujet, on dirait que c'est superbe : elle explique ses tâtonnements, son travail d'écrivain, et c'est dans l'une de ces notes que l'on apprend que « *faire la peau* », c'est « *se faire la peau* », « *le signe d'une métamorphose* ». Pour sauver sa peau et renaître. ■

Louise Chennevière

Faire la peau

LOUISE CHENNEVIÈRE

FAIRE LA PEAU
De Louise Chennevière, P.O.L., 287 p., 21 €.